

Donne-moi de la musique

Réal La Rochelle

Number 151, March–April 2011

Serge Giguère

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63279ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

La Rochelle, R. (2011). Donne-moi de la musique. *24 images*, (151), 12–13.

Donne-moi de la musique

par Réal La Rochelle

« C'EST LE SEUL MOYEN QUE J'AI : m'exprimer en musique », déclare le chanteur country Bruno Giguère dans *Le gars qui chante sua jobbe*. De son côté, l'harmoniciste et accordéoniste Gilles Garand, dans *Le reel du mégaphone*, fait remarquer que la musique populaire « c'est pas arrêté, c'est toujours en mouvance ».

Tel est le paradoxe : comment puiser sans discontinuer dans les musiques populaires du passé et en faire un art d'actualité ? Le folklore est-il nostalgique, ou bien ses accents mélancoliques toujours présents et vivants ? Questionnement sur la corde raide, qu'expriment avec doigté les films musicaux de Serge Giguère. En 1987, ce cinéaste inaugurerait, avec *Oscar Thiffault*, une série de films musicaux (ou avec musique en avant-plan) qui marquent une borne significative dans le cinéma québécois.

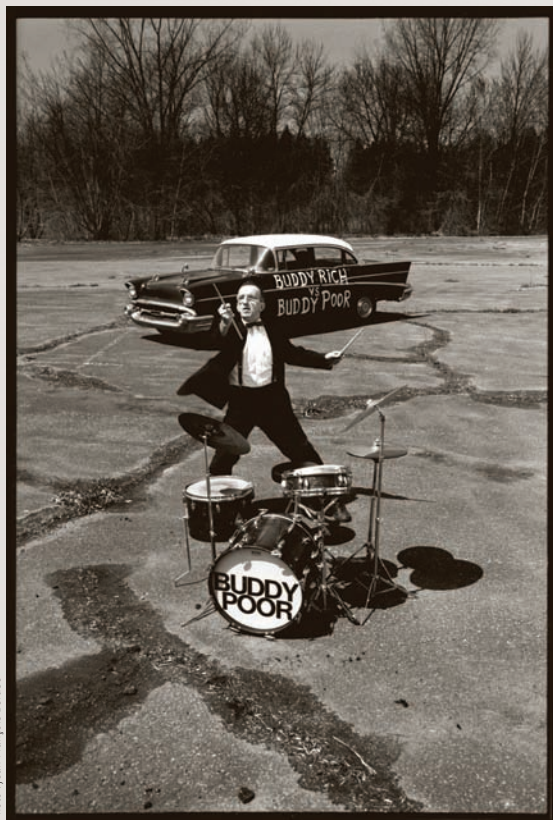


Photo : Jean-François Bérubé
Le roi du drum (1991)

D'ABORD, ET AVANT TOUT, LE RAPIDE BLANC

Une nouvelle écoute du *Rapide Blanc* d'Oscar Thiffault fait remonter en moi un souvenir d'enfance. À La Sarre, en Abitibi, au milieu des années 1950, le curé de la paroisse Saint-André interdisait que le poste de radio fasse jouer cette chanson paillardie. S'il le fallait, le pasteur irait lui-même à CKLS casser les disques. Voilà comment Oscar Thiffault fit scandale en notre petite ville. En dépit de ce boycott ecclésial, tout le monde connaissait cette *tune* et la fredonnait dans une sorte de rébellion culturelle comme on n'en avait jamais encore connu. C'était, bien sûr, avant la Révolution tranquille, peut-être son prélude.

Faut-il s'en étonner, le film s'ouvre avec la célèbre chanson, un gros carton affichant AH! OUIGNE IN HIN! Le très grand *tube*

de la carrière de Thiffault, écrit en 1935 et popularisé durant les années 1950, a connu un tel succès qu'il a même émigré en France, interprété par Marcel Amont et Colette Renard. Au Québec, Luc Lacoursière, archiviste de folklore, s'y est intéressé et a trouvé dans le mot « ouigne » une correspondance avec un vieux verbe français, « oigner », qui signifie parler entre ses dents. Par ailleurs, le cinéaste Gilles Carle lui rend hommage en demandant à Suzanne Valéry d'interpréter *Le Rapide Blanc* dans son film *La vie heureuse de Léopold Z.*

Oscar Thiffault (1912-1998) est donc toute une légende au Québec. Comme le fait remarquer un autre musicien western, « c'est une page d'histoire du Québec, un meuble du Québec ». Le jovial et peu prétentieux Thiffault, musicien mais aussi bricoleur et « patentoux », s'il sait « gossier » des ritournelles gaillardes, est tout aussi capable de ballades mélancoliques. Mais la part importante de ses chansons est faite de rythmes énergiques et sautillants, comme des reels de danse, endiablés et joyeux. La caméra de Giguère, pour sa part, documente ces entourloupes musicales avec respect, sorte de témoignage empathique jamais ironique. Le cinéaste lui aussi a le cœur du côté des musiciens populaires. Il le montre ici comme dans tous ses films musicaux.

Puisant ses mélodies dans le folklore traditionnel, Thiffault s'attache avec délectation, comme autrefois la Bolduc, à toutes sortes de sujets d'actualité : *Watch ton parcomètre*, le *Red Light* mal famé de Montréal, le spoutnik soviétique (*La fin du monde est proche*), la construction du pont de Trois-Rivières, le joueur de hockey Maurice Richard, la guerre, le rationnement et les taxes, etc.

Serge Giguère montre aussi Thiffault à la pêche (« mordez, mordez petits poissons ») et en visite à la centrale hydroélectrique de Rapide-Blanc, sur la rivière Saint-Maurice, au nord de La Tuque. Par ailleurs, le film est ponctué d'archives en noir et blanc, photos anciennes de la carrière et de la vie du musicien, dont une courte séquence montrant ironiquement un curé, qui a loué sa salle paroissiale, venant au micro demander de ne pas chanter *Le Rapide Blanc*, Oscar Thiffault tonifiant, et son personnage, un bon vivant, iconoclaste à sa manière. *24 images* a édité ce film en DVD (n° 135, déc. 2007-janv. 2008).

DES MUSIQUES POPULAIRES

En 1988 apparaît *Le gars qui chante sua jobbe*, portrait chaleureux, lui aussi, du chanteur country Bruno Giguère, celui qui déclare que, « s'il faut savoir regarder », il faut surtout « savoir écou-



ter». N'a-t-il pas d'ailleurs donné comme titre à l'un de ses *reels* : *Donne-moi de la musique?*

Une fois encore, Serge Giguère sait adroitement combiner l'actualité du musicien, filmée en couleur, avec des images et des photos d'archives en noir et blanc, des scènes de repas, des chants, des musiques à l'harmonica. Bruno Giguère, tout *countryman* soit-il, parle également de *blues*, tissant de la sorte un lien subtil entre la musique mélancolique des Afros-Américains et les mélodées languoureuses du western québécois.

L'année suivante, 1991, au tour du batteur Guy Nadon de devenir le sujet d'un film : *Le roi du drum*, balade enjouée sur un phénomène à nul autre pareil au Québec. On surnomme ce musicien « Ti-Guy la cannisse », étant donné sa propension à jouer des baguettes sur toutes sortes d'instruments. Des percussions classiques, bien sûr, mais aussi des boîtes de conserve de fèves au lard Clark ou de sauce à spaghetti Bravo, des contenants à tabac en aluminium de McDonald Tobacco. Sans compter que Nadon s'amuse parfois à pratiquer son art avec des allumettes, ou encore avec ses souliers. Parfois, ses bâtons de percussionniste sont d'ordinaires barreaux de chaise! Avec ces instruments hétéroclites, ce musicien, imprévisible et insaisissable, invente d'éblouissants solos de batterie.

Le jazzman Vic Vogel fait l'éloge de Nadon comme d'un créateur capable d'inventions musicales pures, que ce soit durant ses apparitions au Festival de jazz de Montréal, ou autrefois au Domaine Idéal de Sainte-Rose, ou encore en accompagnant la chanson *Funiculi, funicula* pendant une noce italienne. Le collectionneur Walter de Morenschildt lui montre de vieux films du batteur Gene Krupa, ou encore de Buddy Rich. Pendant que les pellicules anciennes se déroulent, Nadon joue en même temps qu'elles. Il ironise un peu sur le nom de Buddy Rich. « Moi, souligne le batteur québécois, c'est Buddy Poor! » Certains de ses amis le taquent : « Avec tes criss de casseroles, tu déranges tout le monde ». Mais Guy Nadon ne s'arrête pas, il trouve toujours un contenant sur lequel frapper. Un de ses amis proclame cette conclusion éclairante : « Guy, tu vas pas changer, mais tu ne restes jamais à la même place ». Autre manière de lier le passé (anciennes photos) au présent, l'éphémère à la durée, l'instant du jeu et la pérennité de la création musicale.

En 1999, vient *Le reel du mégaphone* avec Gilles Garand à l'harmonica et à l'accordéon. Un joyeux drille, défenseur de « l'héritage du vivant » et d'une musique populaire « jamais arrêtée, toujours en mouvance ». Garand, avec sourire et détermination, n'en finit pas d'arpenter manifs, grèves et luttes pour les garderies populaires, jouant autant du mégaphone que de l'harmonica, afin d'assurer la défense et l'illustration de « la musique du peuple et des ouvriers ».

Au Marché Maisonneuve, il fait des « sets callés » avec Idor Morin; il rencontre Philippe Bruneau en Provence, où ce musicien vit aujourd'hui, « un Canadien errant banni de ses foyers »; dans des manifs ou durant des grèves, Garand joue « le reel des ouvriers »; ailleurs, il s'implique dans une version québécoise, « Solidarité, mes frères », sur l'air de la chanson américaine *Glory, glory, allelujah*. Sorte

de militant de la musique, toujours serein et le cœur sur la main, Gilles Garand prône le *blues* au Québec, expression du peuple, reflet de sa misère et de son oppression.

DES MÉTISSAGES MUSICAUX

Le long métrage *À force de rêves* (2006), s'il n'est pas à proprement parler un film musical, n'en présente pas moins une musicienne, Reine Décarie, de même qu'un groupe formant un *jazzband* de personnes âgées munies de saxophones, d'une guitare, d'une batterie et d'un piano. De plus, la musique originale de René Lussier (faite de relents folk et western) accompagne tout le film. Sans compter l'apport du concepteur sonore Claude Beaugrand, capable de créer ici et là de minuscules décors sonores (*sound designs*). Son travail consiste à réutiliser des éléments sonores (voix, bruitages, musiques) pour construire des liaisons ou des raccords entre les séquences; par exemple, il entrelace des bribes de cloches et de chants religieux, ou encore des musiques ou des voix déjà entendues. De la sorte, ces diverses plages musicales cimentent l'ensemble dans une coulée lyrique à nulle autre pareille, dévoilant chez le cinéaste Giguère un doigté habile pour la *musicalisation* de son film.

Ainsi, les autres personnages du film, un bûcheron, un antiquaire, un peintre (Ray Monde, qui a fréquenté les ateliers du frère Jérôme), de même qu'un « patenteux » d'avions miniatures capables de voler, sont-ils tous enveloppés de musiques. Ces gens de l'âge d'or ne sont pas de ceux qui attendent « la mort sur leur chaise berçante ». Si le passé survit grâce à eux, ils « sont dans la vie », leur présent est on ne peut plus vigoureux, souriant et créatif. Même si « l'âge vieillit, on est dans la vie ». Dans cette optique, *À force de rêves* présente une cohorte de personnes âgées toutes dynamiques et goûtant la moindre parcelle des jours qu'il leur reste. Comme le souligne l'une d'elles, si on nous disait que ceci ou cela est le dernier de notre vie, on en profiterait encore davantage. Ainsi capté et suivi par la caméra de Serge Giguère, on se prend à jouir avec ces personnages des dernières flambées de leurs vies.

Dans sa musicalité filmique comme dans ses films musicaux, le cinéaste Giguère est un formidable *écouteur*, un chantre du passé dans la mesure où l'autrefois se vit au présent, dans l'actualité et la vibration de l'instant. ■



Bruno Giguère à l'Hôpital de Valleyfield dans *Le gars qui chante sua jobbe* (1988)

Photo: Serge Giguère